

Benjamin Franklin (1706 – 1790), un intellectuel autodidacte
Gilbert Kirkorian
Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon
17 janvier 2023

Si Benjamin Franklin est universellement connu pour son invention du paratonnerre, il l'est beaucoup moins sur son parcours de vie pourtant très original, quasi romanesque, inscrit dans l'histoire d'une Amérique coloniale en cours d'émancipation.

Au début de cette histoire, les colonies américaines sont limitées à une étroite bande de terre située le long du littoral atlantique de l'Amérique du Nord. Elles sont peuplées d'environ 250 000 habitants. Indépendantes les unes des autres, elles sont régies par des chartes royales. La gouvernance en est confiée à une assemblée composée de colons et à un gouverneur nommé par le roi d'Angleterre. La Pennsylvanie présente un caractère particulier, elle appartient à une famille, la famille Penn qui l'a reçue du roi Charles II en 1682.

Les jeunes années (1706 – 1724).

Benjamin Franklin naît à Boston le 7 janvier 1705 selon le calendrier julien en vigueur à cette époque, date qui devient le 17 janvier 1706 lorsque le parlement britannique adopte le calendrier grégorien en 1750. Dans une lettre adressée à son fils en 1771, lettre qui deviendra la première partie de ses mémoires, Benjamin Franklin insiste sur ses origines modestes :

« From the poverty and obscurity in which I was born and in which I passed my earliest years, I have raised myself to a state of affluence and some degree of celebrity in the world. »

En réalité, Benjamin voit le jour dans un milieu qui n'est ni aussi pauvre ni aussi obscur qu'il veut bien l'affirmer. Son père Josiah est l'héritier d'une longue tradition de petits propriétaires terriens de la région de Northampton, au nord de Londres. Congrégationaliste sur le plan religieux, whig sur le plan politique, Josiah émigre à Boston en 1683 à la recherche d'une liberté qui lui est refusée en Angleterre. Teinturier sur soie, il se reconvertit dans un commerce de chandelles. Après le décès de sa première femme, Ann, il épouse Abiah Folger, la fille d'un enseignant de la première vague des colons de la Nouvelle-Angleterre, la mère de Benjamin.

Le jeune Benjamin montre très tôt de nombreuses dispositions physiques et intellectuelles : il est grand, sportif, pratique la navigation, la natation et la boxe, il est brillant, curieux et espiègle. Dès l'enfance, il fait preuve d'un attrait immodéré pour la lecture, initialement de

livres de théologie dans lesquels il découvre les incohérences des textes bibliques, puis de traités plus pragmatiques tels que « *an essay upon projects* » dans lequel Daniel Defoe expose ses réflexions sur divers sujets de société. Benjamin trouve d'autres sources de réflexion dans les soupers organisés par son père en compagnie d'amis et de notables. Parallèlement, son oncle Benjamin lui commente quantité de sermons qu'il a méticuleusement retranscrits dans un style sténographique de son invention. Ce faisant, Benjamin aiguise son sens de la controverse. Inspiré par des journaux anglais, notamment *The Spectator* et *The Tattler*, il s'exerce aussi à l'écriture, trouve plaisir à employer le mot juste, à trouver la bonne tournure de phrase, passant de la prose à la poésie puis revenant à la prose, confrontant ses textes aux articles publiés dans ces journaux.

Josiah destine Benjamin, son dixième fils, au service de l'église. Mais probablement pour des raisons financières, il le retire de l'école et le prend en apprentissage alors que celui-ci n'est âgé que de dix ans et qu'il n'a été scolarisé que durant moins de deux ans. Benjamin ne se plait pas dans le commerce de chandelles, et après quelques hésitations, il choisit de travailler comme apprenti auprès de l'un de ses frères, James. Formé à Londres quelques années auparavant, James a créé en 1721 le *New England Courant*, un journal contestataire et irrévérencieux vis-à-vis des autorités. Rapidement, Benjamin excelle dans cette activité qui nécessite à la fois des qualités physiques pour l'impression du papier et des capacités intellectuelles pour les choix éditoriaux et la rédaction des articles. Il a hâte de montrer ses talents. Pour contourner les préventions de son frère à son égard, il glisse sous la porte de l'imprimerie des lettres signées *Silence Dogood*, du nom d'une veuve ennemie du vice, mais qui manie habilement le sarcasme. Très appréciées, ces lettres lui vaudront une certaine considération lorsqu'il révélera la véritable identité de cette pétillante chroniqueuse, mais également la réprobation de son frère. Le conflit ne manque pas d'éclater entre eux, de sorte qu'en 1722, âgé de seize ans, Benjamin décide de s'enfuir de Boston. Après un périple semé d'embûches, il arrive à Philadelphie où il trouve rapidement un emploi comme imprimeur. Ses compétences lui valent d'être sollicité par le gouverneur de la Pennsylvanie, William Keith. Celui-ci l'engage à partir à Londres compléter sa formation et ramener du matériel d'imprimerie. Il lui promet toute l'aide nécessaire. Aussi, en 1724, âgé de dix-huit ans, Benjamin embarque pour Londres.

Londres (1724 – 1726).

À son arrivée, Benjamin se rend compte que le gouverneur Keith n'a tenu aucune de ses promesses. Il se retrouve sans argent ni recommandation. Compte tenu de ses compétences,

il trouve rapidement un emploi. Apprécié, il passe rapidement de la presse à la composition, ce qui lui permet de se tenir informé des tendances londoniennes du moment. Il profite de son temps libre pour se cultiver et fréquenter les clubs à la mode. Il se lie d'amitié avec un libraire qui lui permet d'emprunter autant de livres qu'il le souhaite.

C'est ainsi qu'il découvre un ouvrage qui défend un système d'éthique affranchi de toute religion révélée. Franklin saisit l'occasion de se démarquer en éditant à son compte un pamphlet, « *a dissertation on liberty and necessity, pleasure and pain* », dans lequel il défend l'idée selon laquelle la notion d'un dieu omnipotent est incompatible avec celle du libre arbitre de l'homme, un thème à l'opposé du dogme calviniste de la prédestination. Prenant conscience du caractère provocateur de son écrit, il décide d'en récupérer tous les exemplaires disponibles et de les détruire. Ce sera là une des « *errata* » qu'il aurait aimé effacer si on lui avait offert la possibilité de revivre sa vie. Cette publication aura toutefois l'avantage de lui attirer la sympathie de personnalités influentes. Après près de deux années passées à Londres et une solide formation, Benjamin se trouve dans une impasse. Il y a vécu avec un ami écrivain qui peine à se faire connaître et qui vit à ses dépens, James Ralph. Malgré un revenu correct, il est incapable d'assurer ce qui était le but de son voyage, ramener du matériel d'imprimerie. Il ne possède même pas la somme nécessaire au financement de son retour. En fin de compte, il accepte l'offre de Thomas Denham, un riche marchand quaker rencontré au cours du trajet aller, de travailler à son service dans un établissement commercial qu'il va ouvrir à Philadelphie.

Le voyage de retour est particulièrement long et mouvementé. Benjamin en profite pour se livrer à une intense introspection. Elle le conduit à adopter des résolutions pour sa vie future. Ses parents sont congrégationalistes, un de ses frères est disciple d'Arius, un autre d'Arminius, il a côtoyé des quakers, des luthériens, des catholiques, des frères moraves, son grand-père maternel était adepte de la liberté de pensée. Dans plusieurs écrits, il affirme croire en Dieu et dans l'immortalité de l'âme. Mais pour lui, la religion n'est qu'un contenant, et seul en compte le contenu. Dès lors, il s'emploiera à vénérer Dieu non pas en assistant aux offices religieux, mais en travaillant au bien-être de ses concitoyens. Dans cette perspective, il s'engage à se conformer à un mode de vie fondé sur un ensemble de vertus : tempérance, silence, ordre, résolution, frugalité, assiduité, sincérité, justice, modération, propreté, tranquillité, chasteté et humilité. Chaque jour, il note sur un carnet celles qu'il a réussi à observer. L'expérience lui montrera la difficulté de la tâche.

Philadelphie (1726 – 1756).

À Philadelphie, Benjamin se reconvertisse dans une activité de commerçant. Mais après six mois, son employeur meurt de maladie. À nouveau sans emploi, Benjamin se résigne à reprendre sa carrière d'imprimeur, tout d'abord comme employé dans l'imprimerie qu'il a quittée deux ans auparavant, puis à son propre compte après avoir contracté un emprunt auprès d'amis. En 1729, il achète le journal de son employeur et lui donne le nom de *Pennsylvania Gazette*. En quelques années, il éclipse tous ses concurrents et rembourse ses dettes. Son grand œuvre est un almanach, le *Poor Richard Almanack*, qui se vendra à plus de 10 000 exemplaires par an pendant près de trente ans. L'attrait pour cet almanach est lié autant à son contenu qu'à sa forme. Franklin y produit un calendrier, des prévisions météorologiques, des données astronomiques et astrologiques, des conseils pratiques et des aphorismes. Et il raconte sous forme humoristique le quotidien d'un imprimeur sans cesse critiqué par sa femme, par exemple pour avoir falsifié les prévisions météorologiques dans le but de satisfaire ses lecteurs agriculteurs.

Outre ses qualités journalistiques, Benjamin Franklin est un homme d'affaires avisé. En 1737, il parvient à se faire nommer maître des postes de Philadelphie, ce qui lui permet de faire circuler son journal gratuitement, et il devient l'imprimeur officiel de l'Assemblée de Pennsylvanie, chargé notamment de l'impression des documents légaux et du papier-monnaie. Plus tard, il obtiendra le même avantage dans le Delaware et le New Jersey. Bien plus tard, en 1753, il obtiendra le poste de codirecteur des postes pour toutes les colonies, l'occasion pour lui d'améliorer ses revenus et de se déplacer dans toutes les colonies.

La vie privée de Benjamin Franklin est un exemple de pragmatisme. À Philadelphie, il a rencontré une jeune fille âgée de 16 ans, Deborah Read, à qui il a promis le mariage. Lors de son séjour en Angleterre, il a rompu cette promesse dans l'incertitude de son retour. Déçue de ce revirement, Deborah a épousé un dénommé Rogers, lequel a rapidement disparu avec sa dote. À son retour, Benjamin retrouve Deborah qu'il ne peut épouser puisqu'elle est mariée. Il s'agira donc d'une union non officielle, pourtant bien acceptée à cette époque. À la même période apparaît un enfant, William, qui n'est manifestement pas de Deborah. Dans ses mémoires, Benjamin Franklin avoue qu'il a fréquenté des femmes de petite vertu. Ainsi, l'union de Benjamin et Deborah apparaît-elle comme une union de convenance, Benjamin assure à Deborah une certaine aisance matérielle en même temps qu'il rachète ses fautes. Deborah quant à elle accepte de prendre en charge le petit William. Durant toute sa vie, Deborah sera la collaboratrice dévouée de Benjamin, assurant la bonne marche de ses

affaires. Les Franklin auront par la suite deux enfants, Francis Folger qui mourra de la variole à l'âge de quatre ans, et Sarah.

Parallèlement à son métier d'imprimeur, Franklin est animé du désir de participer au bien public et à l'éducation de la population. En 1727, il crée un groupe de discussion et de réflexion, *the Leather Apron Club*, qui deviendra la *Junto* en 1731. Les discussions portent avant tout sur la littérature, mais il est également convenu que seront abordés divers grands thèmes de société.

Pour que chacun puisse accéder au plus grand nombre de livres, il crée une bibliothèque par souscription, la *library Company of Philadelphia*. Un des mécènes en sera Peter Collinson, un riche marchand Quaker londonien soucieux de l'éducation des colons américains. Parallèlement, en 1730 ou 1731, Franklin est initié à la loge Saint-Jean de Philadelphie. À sa mère qui s'en inquiète, il affirme que les principes de la franc-maçonnerie ne contreviennent ni à ceux de la religion ni à ceux de la bonne conduite. En 1734 il est élu grand Maître de Pennsylvanie et imprime *the constitutions of the Freemasons*. Plus tard, il visitera de nombreuses loges, que ce soit dans les colonies, à Londres, à Édimbourg, à Paris ou à Rouen. En 1736, Benjamin Franklin crée l'*Union fire company*, une équipe de pompiers volontaires bien équipée et répartie sur toute la ville. La même année, il est nommé secrétaire de l'assemblée générale de Pennsylvanie. Cette fonction lui permet d'être informé des dossiers politiques en cours et d'élargir le cercle de ses relations. Il occupe son temps à faire des carrés magiques, à apprendre le français, l'italien, l'espagnol et le latin. En 1749, il publie un texte de propositions relatives à l'éducation de la jeunesse et promeut la création d'une académie. Le collège ne devait avoir aucune affiliation religieuse et dispenser un enseignement pratique, les étudiants devaient vivre avec tempérance et frugalité, et s'adonner à la pratique sportive. Inauguré en janvier 1751, ce collège deviendra plus tard l'Université de Pennsylvanie. La même année, Franklin participe à la création d'un hôpital destiné à l'accueil des malades pauvres. Pour assurer le financement de ces institutions, il conseille de procéder par souscriptions abondées par un financement public. En 1752, il est à l'origine de la fondation de la *Philadelphia Contributionship*, une société d'assurance mutuelle contre les dégâts liés aux incendies. Seuls les bâtiments répondant à des critères standardisés pouvaient être couverts et la compagnie était dotée d'un fonds de réserve financière.

À une date incertaine, mais que Franklin situe en 1748, il considère qu'il a suffisamment de biens et de revenus pour s'adonner à ce que d'autres qualifient d'amusement philosophique. Il écrit : « *I would rather have it said 'He lived usefully' than 'He died rich'* ».

L'aventure de l'électricité (1746 – 1752).

Au-delà de ses aptitudes professionnelles, Benjamin, Franklin montre un réel intérêt pour le monde qui l'entoure. Observateur attentif et doté d'une imagination fertile, il analyse quantité de phénomènes naturels et fait preuve d'une indéniable ingéniosité dans la confection d'instruments utiles dans la vie quotidienne. C'est ainsi qu'il se montre capable de fabriquer une cheminée à foyer fermé, des lunettes bifocales ou un harmonica de verre. C'est au hasard de l'un de ses voyages à Boston en 1743 qu'il rencontre un démonstrateur itinérant, Archibald Spencer, dont les expériences sur l'électricité l'enthousiasment. Plus tard, il reçoit de Peter Collinson un tube de verre destiné à reproduire ces mêmes expériences, ainsi que des instructions pour s'en servir. Avec ses amis de la Junte, Franklin consacre l'année 1746 à étudier les phénomènes électriques. Il en tire des conclusions qui se révèlent très différentes des interprétations faites en Europe. Ainsi, pour lui, le frottement du verre ne produit pas de l'électricité, il la redistribue entre le corps frottant et le corps frotté. Il en déduit qu'il n'existe pas deux formes d'électricité, vitreuse et résineuse comme on le pensait alors, mais bien une seule forme qui se trouve répartie en plus ou en moins à la surface des corps électrisés. Il affirme que dans la bouteille de Leyde, l'ancêtre des condensateurs, l'électricité n'est pas conservée dans l'eau, mais qu'elle se répartit de part et d'autre des parois de la bouteille de verre. De plus, il décrit les propriétés électriques particulières des tiges de métal lorsqu'elles sont pointues, ce qui le conduit à imaginer une possible protection contre les effets de la foudre. S'il s'est pris au jeu, Franklin ne montre aucune intention de publier ses découvertes. Cependant, il tient à remercier son bienfaiteur, Peter Collinson, en les lui rapportant. De mars 1747 à juin 1751, il lui écrit neuf lettres dans lesquelles il décrit les expériences qu'il a réalisées et les interprétations qu'elles lui ont inspirées. Peter Collinson prend l'initiative de les publier. Il constate avec quelque amertume que ses collègues de la Royal Society ne souscrivent pas à ces idées nouvelles. C'est à Paris que les écrits de Franklin vont être promus à leur juste valeur. Lorsque Georges-Louis Leclerc, comte de Buffon, découvre le livre publié par Peter Collinson, il comprend que son contenu est de nature à contester l'image de la personne la plus qualifiée en France sur l'électricité, l'abbé Jean-Antoine Nollet, un élève de Réaumur, son pire ennemi. Buffon demande à l'un de ses proches, Thomas-François Dalibard, de traduire le texte de Franklin. Pour confirmer l'intérêt du paratonnerre, Dalibard en érige un dans sa propriété de Marly la ville, au nord de Paris. Lorsqu'un orage survient le 10 mai 1752, Dalibard est absent. Il a confié à un dragon à la retraite et à un prieur le soin de réaliser l'expérience. Le soir même, le prieur Raulet remet son rapport :

« Il est sorti de la tringle une petite colonne de feu bleuâtre sentant le soufre, qui venoit frapper avec une extrême vivacité le tenon du fil d'archal, et occasionnoit un bruit semblable à celui qu'on feroit en frappant sur la tringle avec une clef. J'ai répété l'expérience au moins six fois dans l'espace d'environ quatre minutes en présence de plusieurs personnes, et chaque expérience que j'ai faite a duré l'espace d'un pater et d'un ave ».

Ici, il faut comprendre que la tige de fer n'a pas attiré la foudre, elle a seulement montré qu'au cours d'un orage se produit une électrisation de l'air ambiant. Pourtant, ce constat a suffi à convaincre la communauté scientifique de l'identité de la foudre et de l'électricité, et de l'efficacité du paratonnerre. L'expérience de Marly marque un tournant dans la vie de Benjamin Franklin. Du jour au lendemain, il est reconnu comme le plus grand scientifique de son temps, l'égal du grand Newton. Plus tard, des titres honorifiques lui seront décernés par les plus grandes institutions académiques européennes.

L'entrée en politique.

Rien ne laissait prévoir la carrière politique de Benjamin Franklin. Mais maintenant qu'il est riche, qu'il a acquis une certaine renommée et qu'il est désœuvré, il serait indécent qu'il ne s'implique pas davantage pour le bien-être de ses concitoyens. L'occasion va bientôt se présenter.

Lorsqu'en 1747, la Pennsylvanie fait l'objet de menaces franco-indiennes, elle ne possède aucun moyen de défense. Les quakers rejettent toute défense armée. Les marchands et propriétaires refusent toute nouvelle taxation. Benjamin Franklin décide de faire appel à la population et crée une milice en toute illégalité. Il écrit :

« Those who would give up essential Liberty, to purchase a little temporary Safety, deserve neither Liberty nor Safety ».

Une fois la menace passée, Franklin retourne à ses occupations, mais il a montré des capacités d'initiative et d'action. C'est donc tout naturellement qu'en 1751, il est élu membre de l'assemblée de Pennsylvanie. En 1754, il est désigné pour représenter la Pennsylvanie au congrès d'Albany. Ce congrès réunit pour la première fois des délégués de plusieurs colonies. Franklin y présente un plan d'union et de défense, l'un des tout premiers plans d'association entre les colonies. Mais celles-ci ne sont pas encore prêtes à suivre cette initiative et le plan est rejeté par les assemblées.

En 1755, il aura à nouveau l'occasion de montrer son engagement. Le général anglais Edward Braddock est chargé de mener une expédition contre les franco-indiens. Il a besoin de

chevaux et de matériel et envisage de réquisitionner les colons. Au risque de se retrouver en faillite, Franklin se porte caution et obtient des colons tout le matériel nécessaire. Braddock subit une grave défaite et meurt de ses blessures. Franklin parvient avec difficulté à se faire rembourser.

C'est dans ces circonstances qu'il rencontre Catharine Ray, une jeune femme de 23 ans avec qui il vit durant quelques jours une tendre idylle, la première d'une série de ce qu'une de ses biographes qualifiera d'amitié amoureuse.

En 1755, les Indiens attaquent les villages en périphérie des villes. Franklin propose la création d'une milice fondée sur le volontariat. Durant sept semaines, en uniforme militaire, il parcourt à cheval les zones frontières pour superviser la construction de vastes palissades. Ses hommes lui décernent le titre de colonel. Les propriétaires s'en inquiètent, craignant qu'il ne veuille en venir à un coup d'État.

En fin de compte, l'assemblée de Pennsylvanie confie à Franklin la mission de rencontrer la famille Penn pour la convaincre de participer à la défense de leur colonie.

Première mission à Londres (1757 – 1762).

À l'été 1757, Franklin se rend à Londres, accompagné de son fils William. Il projette d'y rester cinq mois. Il y restera cinq ans. Dès les premiers contacts, il est confronté à la logique du plus fort. Pour Thomas Penn, seuls les propriétaires sont en droit d'édicter des lois, l'assemblée ne peut offrir que conseils et approbations. Franklin engage des recours devant le conseil privé du roi. Là encore, il n'obtient pas gain de cause. Sa mission est un échec. Bien plus, son fils s'est laissé tenter par une vie luxueuse et la fréquentation de l'aristocratie. Le gouvernement essaie de gagner Franklin à sa cause en nommant William gouverneur du New Jersey. Franklin en est scandalisé. Pour lui, il est hors de question de s'abaisser à une position de fonctionnaire de la couronne. Sa mission est terminée. Pourtant, il s'éternise à Londres, insensible aux appels de Deborah. Car il se sent bien dans cette capitale de plus de 700 000 habitants, riche et vivante, bien loin du caractère provincial de Philadelphie et ses quelque 12 000 âmes. Il s'est installé en centre-ville chez une veuve, Margaret Stevenson, avec laquelle il forme progressivement un couple sans que l'on en sache beaucoup plus. Avec Margaret et sa fille Polly, Franklin se constitue une famille de substitution. Il rencontre l'intelligentsia londonienne, notamment ses correspondants épistolaires, il fréquente les clubs et cafés à la mode, préférant côtoyer les intellectuels plutôt que les aristocrates. Il en profite pour voyager, à Ecton dans le foyer d'origine de ses ancêtres, en Écosse où il rencontre Adam Smith, à l'Université de Saint-

Andrews où lui est décerné un doctorat de droit civil. Dès lors, on le considérera comme le *doctor Franklin*. Durant l'été 1761, il se rend en Hollande et en Flandre où il rencontre Peter Van Musschenbroek, l'inventeur de la bouteille de Leyde, qui meurt deux semaines après son passage. En septembre 1761, il revient à Londres pour assister au couronnement du roi George III, puis rentre à Philadelphie, deux semaines avant le mariage de son fils William avec qui les liens sont maintenant rompus.

Philadelphie (1762 – 1764).

Son retour est marqué par une escale à Madère, ce qui ne paraît pas surprenant lorsque l'on sait que Franklin est un grand amateur du vin éponyme. Après une courte période de repos à Philadelphie au cours de laquelle il se fait construire une nouvelle maison, il consacre plusieurs mois à une grande tournée d'inspection des postes. Il est ensuite sollicité pour apaiser les Paxton boys, un groupe d'autodéfense. Élu speaker de l'Assemblée, il plaide pour le dessaisissement de la famille Penn au profit d'une gouvernance royale, une position qui inquiète jusqu'à ses amis. Lors des élections suivantes, il n'est pas réélu, mais sa liste est majoritaire. De sorte qu'il est désigné pour une nouvelle mission à Londres, celle de porter une pétition au roi.

Deuxième mission à Londres (1764 – 1775).

À Londres, il doit attendre un an pour être reçu par le conseil privé et se voir signifier que le roi n'a aucune légitimité à se substituer au propriétaire. Lorsque le *Stamp Act* est publié peu de temps après son arrivée, acte qui impose une taxe sur tous les documents papier produits dans les colonies, Franklin se trouve face à un dilemme. D'un côté il est opposé à toute taxation, mais d'un autre côté, il reconnaît la légitimité du roi, de même qu'il n'oublie pas ses intérêts. En effet, sa fonction de Maître général des postes peut être remise en question à tout moment par le gouvernement anglais, et de plus, il souhaite obtenir des concessions foncières à l'ouest de la rivière Ohio. Son hésitation est exploitée par la famille Penn qui en informe les colons américains. Du jour au lendemain, de héros, Franklin devient un traître. À Philadelphie, des patriotes se préparent à détruire sa maison qui ne sera sauvée que grâce à la présence d'esprit de Deborah. Rapidement, Franklin comprend qu'il a fait erreur. Il publie des libelles sous pseudonyme dans lesquels il se rétracte, de sorte qu'il est invité à s'expliquer devant le parlement. Le *Stamp Act* est abrogé, mais remplacé par les *Townshend Acts* encore plus contraignants. Face au boycottage des produits anglais, les *Townshend Acts* sont abrogés partiellement, mais Franklin en exige maintenant une abolition complète. Progressivement et à regret, il adhère à l'idée d'une autonomie des colonies américaines. En guise de représailles, il est démis en 1774 de sa fonction de Maître général des postes.

Si Franklin prolonge son séjour à Londres au-delà du nécessaire, c'est qu'il a repris ses habitudes. Il vit à nouveau chez Margaret Stevenson et sa fille Polly, fréquente les milieux intellectuels, et somme toute mène une vie agréable. Insensible aux appels de sa femme malade, il ne sera pas auprès d'elle lorsqu'elle meurt en 1774. Il profite de ce séjour pour visiter la France, l'Irlande, l'Écosse où il séjourne chez David Hume. Mais après près de dix ans d'absence, il n'a vraiment plus de raisons de rester en Angleterre.

Philadelphie (1775 – 1776).

À son retour à Philadelphie en 1775, Franklin retrouve la confiance de ses amis. Alors que les colonies américaines sont en pleine rébellion, il est désigné comme délégué de l'Assemblée de Pennsylvanie au second congrès continental. On lui confie plusieurs missions. Deux sont particulièrement importantes. Avec les membres d'une cellule secrète du congrès, il rencontre Julien Alexandre de Bonvouloir, un envoyé de Vergennes, secrétaire d'État aux affaires étrangères de la France, qui l'assure du soutien de la France. Et avec John Adams, il est chargé de rencontrer l'amiral Richard Howe, commandant des forces navales anglaises, pour un ultime essai de conciliation qui échouera. En fin de compte, le congrès lui confie la mission de se rendre en France dans le but d'obtenir un traité d'amitié et de commerce. Dans l'intervalle, Franklin aura signé le 4 juillet 1776 la déclaration d'indépendance des colonies américaines.

Mission à Paris (1776 – 1785).

Le 27 octobre 1776, Benjamin Franklin embarque pour Paris, accompagné de ses deux petits-enfants, William Temple âgé de 17 ans et Benny Bache âgé de 7 ans. Il a droit à un accueil digne des plus grandes personnalités. À Nantes, la foule organise un grand bal. À Paris, la population se presse pour le voir. Un riche marchand, Jacques-Donatien Leray de Chaumont, lui offre l'hospitalité à Passy, dans l'hôtel de Valentinois. Outre Franklin, la délégation est composée de Silas Deane, Arthur Lee et Edward Bancroft. Très vite, l'ambiance se détériore. Arthur Lee accuse Benjamin Franklin de dilettantisme et de népotisme, Silas Deane de malversation financière. On apprendra bien des années plus tard qu'Edward Bancroft espionnait au service de l'Angleterre. Ces difficultés n'entament pas la volonté de Franklin. Il rencontre Vergennes, secrétaire d'État aux Affaires étrangères, et Turgot, contrôleur général des finances, de fervents partisans de la cause américaine. Il obtient de Louis XVI un appui à la condition que cet appui reste secret. Plus tard, après la défaite anglaise de Saratoga, Louis XVI donnera son assentiment à un accord officiel. Les textes sont signés le 6 février 1778, le traité est officialisé par une réception à Versailles le 20 mars 1778. En

septembre, le congrès désigne Benjamin Franklin comme seul ministre plénipotentiaire de la confédération des États-Unis d'Amérique. Par la suite, et plus particulièrement après la défaite anglaise de Yorktown, des négociations auront lieu entre Anglais et Américains. Elles aboutiront en 1783 à la signature du traité de Paris qui met un terme à la guerre qui les oppose.

Sur le plan privé, Franklin mène la grande vie. Il se lève tard et oublie à l'évidence ses résolutions de frugalité. Sa cave contient plus de 1200 bouteilles de vin. Il profite de sa notoriété scientifique pour se créer un vaste réseau d'amitié. Il participe aux activités de l'Académie des sciences et de la loge des neuf sœurs dont il devient membre puis vénérable. Mais Franklin est aussi intéressé par les amitiés féminines, parmi lesquelles Anne-Louise Brillon de Jouy, l'une des plus brillantes clavecinistes de son époque ; et Anne-Catherine Helvetius qu'il demande en vain en mariage.

Son intérêt pour la science ne s'émousse pas. Il participe à un repas organisé par Antoine Parmentier destiné à faire connaître la pomme de terre. Il assiste au premier vol d'un ballon gonflé à l'hydrogène, puis au premier vol habité de Pilâtre de Rozier. Il finance le premier vol habité de Jacques Charles. Et il rencontre l'imprimeur François-Ambroise Didot auquel il fait connaître la fabrication papier vélin qu'il a apprise en Angleterre.

En juillet 1785, remplacé par Thomas Jefferson, Franklin prend congé de ses amis. Il offre un cadeau à chacun, reçoit du roi un portrait miniature entouré de quatre cent huit petits diamants. La reine Marie-Antoinette lui offre sa propre civière tirée par des mules espagnoles pour rejoindre le port du Havre. Il emporte avec lui cent vingt-huit coffres de bagage. Après dix ans passés en France, il retourne à Philadelphie où il compte terminer ses jours dans la sérénité.

Philadelphie (1785 – 1790).

À son arrivée à Philadelphie en septembre 1785, il est accueilli par une foule en liesse. Sa maison trop petite, il en fait construire une plus grande avec des normes antiincendies, et il en suit les travaux. Sa bibliothèque contient 4276 volumes. Il se fait construire un bras articulé pour retirer et replacer les livres. Il est élu président de l'Assemblée de Pennsylvanie et il est désigné pour siéger à l'assemblée des « demi-dieux » ainsi dénommée par Thomas Jefferson. Conscient de la difficulté de trouver un terrain d'entente entre toutes les colonies, il exhorte leurs représentants à travailler à un compromis. Le 17 septembre 1787, la constitution est votée à l'unanimité. Deux propositions de Franklin sont rejetées, un système monocaméral et un président non rémunéré. Malgré son souhait de se retirer, Franklin est élu pour la troisième fois président de l'Assemblée de Pennsylvanie. En 1787, il préside la société pennsylvanienne pour la promotion de l'abolition de

l'esclavage, il rédige une charte pour améliorer la condition des noirs libres et en février 1790, il présente une pétition abolitionniste au Congrès. Cette pétition sera rejetée.

Benjamin Franklin s'éteint le 17 avril 1790 à 23 heures. Vingt mille personnes suivent le cortège funéraire. Il est enterré dans la Christ Church de Philadelphie, une église anglicane. Ni Thomas Jefferson, alors à Paris, ni George Washington n'assistent à ses obsèques. À Paris, plusieurs éloges funèbres sont prononcés, devant l'Assemblée nationale par Mirabeau, à la commune de Paris par Jean-Baptiste Le Roy, et à l'académie des sciences par Condorcet.

Dans son testament, outre à ses proches, Franklin lègue une partie de sa fortune à un fonds d'aide à de jeunes artisans.

Conclusion.

Autodidacte, issu d'un milieu modeste, mais engagé sur le plan religieux, politique et intellectuel, Benjamin Franklin est devenu successivement un moraliste abondamment cité, l'un des plus grands scientifiques de son temps et un homme politique respecté. Organisateur efficace, il est à l'origine de plusieurs institutions qui ont défié le temps. Parmi les pères fondateurs, il est le seul à avoir apposé sa signature sur les trois grands textes fondamentaux de la création des États-Unis. Si sa personnalité n'est pas exempte de défauts, on peut lui reconnaître une force de caractère hors du commun acquise tout au long d'un parcours qu'il n'avait pas prévu, mais auquel il s'est adapté avec beaucoup d'habileté et d'ingéniosité.

Bibliographie sommaire :

Autobiographie de Benjamin Franklin (il en existe plusieurs éditions en anglais et en français).

Benjamin Franklin's science par I. Bernard Cohen.

Benjamin Franklin par Carl van Doren.

Benjamin Franklin par Walter Isaacson (Éditions en anglais et en français).